

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 35 (1967)
Heft: 10

Artikel: Petite suite italienne
Autor: J.-P.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que, si la chapelle du monastère était peu ornée et poussiéreuse, en revanche les cellules, et particulièrement l'appartement habité par le Père-abbé et son coadjuteur, étaient d'une splendeur digne des plus riches palais. Malheureusement, après la mort de leur directeur de conscience, l'anarchie s'était mise parmi les membres de la communauté, certains moines, ayant perdu le goût de la retraite, étaient rentrés dans le monde. De toutes façons, l'héritage de Monseigneur del Ruscello revenant à la Papauté, le monastère ne pouvait plus entretenir ses derniers fidèles. Ils furent dispersés et le bâtiment revint plus tard à l'ordre des soeurs Clarisses.

Mais les découvertes sur le genre de vie qu'avaient pu mener les étranges «pensionnaires» du monastère ne passèrent pas la frontière; ce ne furent que suppositions et médisances locales. A Rome on resta persuadé que ce Prince de l'Eglise, neveu d'un cardinal vénéré, qui avait abandonné la pourpre et les honneurs en pleine jeunesse pour consacrer le reste de sa vie au salut de son âme, que ce charmant et beau seigneur qui avait quitté le monde où il brillait pour la plus sévère solitude, était un grand chrétien, un exemple et un élu de Dieu. On n'alla pas jusqu'à en faire un saint mais, plus tard, sous le pontificat d'Alexandre VI, il fut néanmoins béatifié.

Le bienheureux Claudio del Ruscello! Ce fut le dernier avatar et la plus grande réussite de «Beau-cul»!

par R. Gérard

PETITE SUITE ITALIENNE

Ma première visite à Gênes date du nouvel an 1964 et, au changement de saison, comme d'autres prennent un dépuratif afin de chasser leurs humeurs, j'éprouve, moi, le besoin de renouveler ma visite . . J'y suis donc retourné en ces derniers jours de septembre rutilant. J'ai retrouvé Sophonisba, telle une araignée à perruque, drapée dans une robe de chambre de velours rouge cerise et tenant salon dans son antre, entourée de meubles rococo-vénitien et d'une cour de sigisbées en majorité sudistes.

Beaucoup de touristes français également (trois dans la même soirée!), ce qui ne laisse pas d'étonner notre reine-mère et de m'inquiéter un peu, la discrétion n'étant pas le fort de mes compatriotes, ce qui me laisse mal augurer de l'avenir. Basta cosi! Qui vivra verra . . .

Ce soir-là, donc, il y avait, entre Sophonisba et son «pensionnat», un professeur, deux compatriotes et moi-même. Le premier de mes compatriotes, restaurateur parisien que nous appellerons «Bouillabaisse» afin que nul ne le reconnaisse, est un gérontophile égaré dans une cour de récréation et qui ne trouve guère chaussure à son pied chez Sophonisba. Au contraire, le second (appelons-le «Exodus»), produit exotique et marin il n'y a pas si longtemps, et moi-même, qui préférons la viande de veau au paprika et raffolons de chair fraîche, sommes au contraire comblés et bientôt rassasiés.

Après une station prolongée au dernier étage, encore plus style «tante du XIe» et plus garni d'icônes en tous genres que le premier, s'il est possible, nous redescendons de ce séjour au septième ciel pour entamer de grandes discussions en français, désespoir de Sophonisba qui se venge insidieusement en poussant de temps à autre quelque ponctuation de «bel canto» qui nous fait sursauter. «Bouillabaisse» nous conte tout d'abord comment, après avoir eu deux magnifiques enfants qui atteignent maintenant vingt printemps, il a conclu avec son authentique moitié un «gentlemen's agreement» qui le dispense de toute corvée conjugale et lui laisse la liberté d'une vie privée abondamment pourvue. Nous tombons d'accord pour le féliciter, mais pour admettre que c'est là une solution individuelle dont la rareté est telle qu'elle ne peut en aucun cas servir d'exemple.

Au tour «d'Exodus», grand et beau garçon, bien découplé, aux allures de Viking, de nous raconter ses viriles aventures de harem, car il fut élevé dans le Proche-Orient. Il n'eut révélation de ses instincts qu'il y a relativement peu de temps avec un sien cousin, marin de son bord, qu'il prétend encore plus musclé que lui (j'ai de la peine à le croire et, en même temps, je me sens palpiter d'émotion). Sans gêne aucune, voire avec une pointe de sadisme qui lui vient sans doute de son éducation orientale, il nous conte dans ses moindres détails cette initiation, digne de Genêt, qui fut si voluptueusement terrible qu'elle dura toute la nuit et qu'il s'évanouit sous le choc tandis que Querelle de Brest continuait son oeuvre impitoyable. Nous l'écoutons, la bouche sèche. Devenu bisexuel et parisien, il est indifféremment poursuivi, depuis lors, par les filles et par les garçons qu'il n'aime cependant que costauds et virils. Il est venu à Gênes pour s'assurer la cargaison d'un lot de lampes arabes.

Le professeur qui s'est occupé longtemps de délinquance juvénile, est un réaliste qui connaît bien ses pupilles et les juge à la fois avec indulgence et bon sens. Certes, la Société est coupable, mais elle a aussi le devoir de défendre les autres contre ces chiens perdus sans collier! Il semble un instant intéressé par mon hypothèse que la virilisation des femmes et l'efféminisation des mâles, que l'on constate actuellement jusque dans la mode, est le symptôme alarmant de la décadence d'une civilisation parvenue à son plus haut degré de raffinement. La poussée des barbares n'est pas loin, que ceux-ci soient jaunes ou martiens... Mais peut-être cela est-il indispensable et écrit dans l'ordre des choses de toute éternité! Peut-être aussi vivons-nous une mutation dont nous n'avons absolument pas conscience! Chi lo sa?

Ces échanges de vues ont tellement agacé Sophonisba qu'elle nous propose une «passeggiata» nocturne. Malgré l'heure tardive, nous déambulons lentement à travers les rues grouillantes de mouvement et de bruit. Nous ouvrons la marche, Bouillabaisse, Exodus et moi, tandis que, loin derrière, Sopho traîne processionnellement ses pieds minuscules, ses jambes Louis XV., son ventron respectable et son profil de médaille. De temps en temps, sans raison apparente, elle pousse un long cri aigu comme un hurlement de sirène (de bateau) mais cela semble traditionnel car nul ne s'émeut et la longue escorte de ragazzi qui nous fait conduite ne tressaille même pas. Je suis, une fois de plus, heureusement étonné par le côté bourgeois de cette promenade vespérale, l'aspect simple et bon enfant de tous ces gens. Dans le quartier, presque tout le monde connaît Sopho: on la

salue sans fausse honte, sans ironie. Des groupes de jeunes gens (les filles sont absentes des rues à cette heure-ci) qui connaissent d'autres jeunes gens de notre bande se joignent à nous, sans s'attirer le moindre lazzi de la part de ceux qu'ils quittent.

En cet équipage, notre nombre ayant doublé depuis le départ, nous arrivons dans un petit square qui domine le port, but de la promenade. Des ombres errent à travers les maigres massifs ou attendent sur les bancs, rien que des hommes, jeunes pour la plupart. Quelques marins en rupture de contrat. L'arrivée d'un nouveau est aussitôt signalée et commentée, mais presque tous connaissent eux aussi Sophonisba et ses commensaux. Je suis charmé par l'allure digne et virile de tous ces éphèbes qui, quels que soient leurs goûts secrets ne les étalent pas en public. On tend à retrouver là la saine logique latine qui tend à mépriser la femme et ne voit donc pas nécessité à la singer.

Justement, tout le monde s'empresse auprès d'un nouvel arrivant à l'allure particulièrement mâle. Il est nanti d'une mallette et, à sa façon de parler, aux exclamations qui fusent, je pressens un drame. Je demande donc à Exodus, qui parle parfaitement la langue de Dante, de me servir de traducteur: «Le pauvre garçon, me dit-il, vient d'être battu et jeté dehors par sa famille. Garçon de restaurant, son ami était maître d'hôtel mais il a dû partir à Milan. Aussitôt, son frère l'a dénoncé. On a trouvé des lettres sous son matelas. Ses parents lui reprochent surtout de leur faire perdre la face devant les voisins, de les rendre ridicules dans le quartier. Toute la famille, unanime pour une fois, l'a insulté, battu et jeté dehors.»

Je frémis de rage impuissante comme je frémirais de fureur devant un père qui met dehors sa fille enceinte alors que depuis toujours il ne s'occupe pas d'elle et la laisse sortir avec le premier venu. Ah! la bêtise est vraiment ce qui donne le mieux l'idée de l'infini, comme disait le cher vieux Flaubert, et elle est universelle! Voilà des gens qui mettent des enfants au monde sans trop savoir pourquoi ni comment et ne s'en occupent plus tant que tout va bien. Parce qu'ils les ont nourris et vêtus, ils estiment avoir fait leur devoir et être dégagés de toute responsabilité. Le jour où quelque chose ne va plus, au lieu de le mener chez le psychanalyste afin de limiter les dégâts ou, ce qui serait encore mieux, d'avoir avec lui une bonne conversation, on le bafoue et on le fiche dehors pour ne pas être la risée du quartier. Et, par dessus le marché, on le traite de monstre et on crie à l'ingratitude!

«Que va-t-il faire?» demandai-je à Exodus.

«Il part pour Milan dès ce soir et jure de ne plus jamais remettre les pieds ici ni revoir les siens.»

Et voilà! Qui pourrait le blâmer?

On l'entoure, on le conseille, on lui manifeste maladroitement une sympathie touchante de la part de ces garçons dont plusieurs ont dû connaître aventure semblable. Cela me rappelle un peu la solidarité des *scugnizzi* napolitains que Morris West nous décrit dans son admirable reportage⁽¹⁾. Mais attention! Nous sommes ici en Italie du Nord, c'est-à-dire dans un pays infiniment plus riche et plus développé que l'Italie du Sud,

¹⁾ *Les Enfants du Soleil*, par Morris West (Plon édit.)

donc de mentalité très différente. De toute façon, la misère n'explique pas tout et je crains que, sur ce sujet, Morris West ait tendance à en exagérer les effets.

A ce moment se produit un fait inouï qui me laisse bouche bée. Le jeune fugitif à visage de boxeur a soudain un sourire espiègle. Se baissant prestement, il fouille dans le talon de sa chaussure, en tire une photo qu'il montre à la ronde en disant fièrement: «Mon homme!»

Ce qui est plus étonnant encore c'est que personne, parmi ces jeunes gens dont plusieurs me prouvèrent par la suite qu'ils étaient d'authentiques petits mâles, ne songea à ironiser. Ils connaissaient trop la vie et le prix de l'amour pour s'en moquer!

A ce moment, mon attention fut distraite par un nouvel arrivant dont la beauté me coupa le souffle. N'y avait-il personne d'autre que moi qui l'appréciât? Surgi de la nuit, il s'approcha de notre groupe (tel un jeune dieu antique, ou encore un gladiateur, pensai-je) et se mêla à notre conversation dans l'indifférence générale. Ses cheveux moussant en courtes boucles noires, son visage aux traits fins et réguliers, avec un grain de beauté sur la joue, son teint de brugnol, ses lèvres sensuelles, son sourire de loup, ses grands yeux noirs à l'éclat d'anthracite, son corps parfait, harmonieusement découpé et puissamment musclé, tout, chez lui, me charmait, m'enchantait. Quand je sus qu'il se prénomait Mario et qu'il était conducteur de «macchina», je n'y pus plus tenir et tirai la manche de Sophonisba comme un suppliant sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle.

«Il vous plaît? me demanda-t-elle».

«Ah!... Quelle question!»

Elle se tourna dix secondes vers lui, puis vers moi:

«Demain trois heures».

Je décidai sur le champ de remettre mon départ au surlendemain. En rentrant à mon hôtel, je marchais sur des nuages, une pointe d'inquiétude au fond de moi, cependant: «Qui sait s'il est aussi viril qu'il le paraît»? me chuchotait un affreux diabolin pour gâcher mon plaisir.

*

Le surlendemain matin, j'ai pris le train ordinaire Genova-Marsiglia (à l'aller je prends le train de luxe, mais au retour...) C'était mieux ainsi, d'ailleurs, car j'ai voyagé avec de charmants soldats napolitains qui m'ont chanté «O sole mio» et ont absolument voulu me nourrir. L'intimité devenait intéressante, malheureusement ils sont descendus à San-Remo. Je leur ai donné tout ce qu'il me restait: quelques cigarettes françaises...

Maintenant, j'écris ces lignes, seul dans le compartiment, au rythme du train. Devant moi, la mer étincelle mais je ne la vois pas. Je suis la Tosca sur les remparts du château Saint-Ange et, inlassablement, je m'écrie: «Mario!... Mario!... Mario!...» J'ai tant pleuré, dans mon autrefois de midinette, en écoutant cet air!

Finita bene la commedia dell'amore!

par J.-P. M.